

Dans les papiers d'Etat (Q, 45-2, p. 535 et suivantes) se trouve une correspondance concernant la mission de Bowles et de ses Cherokees, à leur arrivée à Québec de retour des îles Lucayes. La lettre de lord Dorchester à M. Grenville au sujet de la députation, que Sa Seigneurie avait en vain tenté de dissuader de se rendre à Londres, se résume dans les derniers paragraphes de cette lettre. On y trouve une nouvelle preuve des effets étendus du différend avec l'Espagne à l'égard des territoires avoisinant la côte du Pacifique du Nord, et de l'intime liaison des événements qui rattachaient à cette époque les affaires du Canada à celles des possessions de l'Espagne dans le sud. Voici comment lord Dorchester s'exprime:—

Pour le présent leur principal objet semble de se procurer assez d'armes et de munitions pour se défendre contre les empiètements des Etats et l'oppression de l'Espagne, ce qu'ils se croient assez nombreux pour pouvoir faire s'ils ont du matériel de guerre.

Il y a lieu de croire qu'ils s'estimeraient heureux d'être encore sous la protection de la Grande-Bretagne, et qu'ils donneraient volontiers leurs concours à des opérations qui auraient pour but de déposséder les Espagnols des Florides et de la Louisiane.

Il y aurait moyen d'apaiser les ressentiments qu'ils nourrissent contre les Etats-Unis par suite d'empiètements peu judicieux sur leurs territoires, en leur assurant un traitement plus libéral sous la protection du roi. (Q, 45-2, p. 537.)

Suivent les lettres de Bowles, les procès-verbaux des conseils des Cris et des Chérokees, etc., et il n'y a pas lieu de les récapituler. De bonne heure en novembre, la députation arrivait à Londres, et présentait son mémoire à lord Grenville. Le 7 mars suivant (1791) lord Grenville écrivait à lord Dorchester rapportant leur arrivée et racontant la réception qui leur avait été faite, dans les termes suivants: "Celles de leurs demandes qui se rapportaient à des idées d'hostilité envers les Etats-Unis n'ont rencontré aucune faveur, mais ils ne seront pas sans une certaine mesure de satisfaction dans leurs désirs de relations avec les possessions britanniques en ce qu'il leur sera donné accès aux postes libres dans les îles des Antilles qui appartiennent à Sa Majesté, si jamais ils se trouvent en lieu de profiter de ce privilège."

McGillivray, le chef des Cris, était fils d'un traiteur écossais qui avait épousé une femme de cette tribu. Il avait reçu une complète éducation en Grande-Bretagne, et grâce à cette circonstance et à ses talents naturels, il était en mesure d'apporter dans sa conduite beaucoup plus de prudence qu'on ne rencontre généralement chez les Sauvages. Par son influence il put détourner sa tribu de commettre des actes de cruauté, qu'il ne savait bien pouvoir résulter que dans une guerre d'extermination. Il était lui-même engagé dans le commerce, étant en relation avec une maison de marchands de Londres. Il paraît avoir agi avec beaucoup de sagesse et de sens politique dans la conduite des affaires de sa tribu. (Voir la lettre de Beckwith du 7 avril 1790, Q 49, p. 283.)

Le tout respectueusement soumis.

DOUGLAS BRYMNER,

OTTAWA, 31 décembre 1890.

*Directeur des archives.*